



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)

ISBN : 978-2-35554-379-1  
EAN : 9782355543791

ISBN série **La rivière Noire** : 978-2-35554-368-5

Dépôt légal : mai 2016

**Copyrights** :

© 2016 Le chasseur abstrait éditeur



---

La rivière Noire

# Cancionero español

Patrick Cintas



## Série La rivière Noire

### Romans

Anaïs K.

Cicada's fictions *suivi de* Le paillasse de la Saint-Jean

Gor Ur

Carabin Carabas

Rendez-vous des fées

Coq à l'âne *Cocaïne suivi de* L'enfant d'Idumée

Les baigneurs de Cézanne *suivi de* BA Boxon

### Poésies

alba serena

Chanson de Kateb

Cancionero español

**chez Le chasseur abstrait**



**CHANSON D'OCHOA**



## Chant premier

### Aubade

Avec mes écouteurs bien au fond des oreilles,  
J'arrivai à la mer tant désirée depuis :  
Des oiseaux y traçaient des graphes, netteté.

Je voyais la mer depuis trois jours ; la montagne  
M'avait révélé cette transparence obscure  
Un jour de vent froid, entre les roches dures.

Je descendais depuis plus longtemps encore.  
J'avais quitté le nid — pauvre petit oiseau !  
M'avait dit la dernière voisine, un peu malheureuse.

Ochoa est mon nom. Je viens de loin, toujours à pied.  
Je suis jeune et vieux à la fois, triste et heureux,  
Mort et vivant, presque homme et femme, enfant.

La mer était tranquille maintenant. Je l'avais connue  
Désespérée, toujours tranquille mais désespérée, vague  
Après vague construisant les plages de l'été à venir.

J'observais des touristes nus. Leurs habits flamboyaient  
De coquillages et de sel. Leurs balles s'élevaient  
À la hauteur incommensurable des oiseaux.

Les voitures à quatre roues motrices fendent la surface  
De cette tranquillité, parallèles à l'écume qui noie  
Des enfants trop heureux de savoir ce qu'ils font.

Les touristes disparus (j'étais encore à flanc de montagne)  
Les mouettes ont repris la place qui leur est attribuée  
Par je ne sais quel principe supérieur.

Je descendais plus vite, plus heureux, c'était facile  
De descendre sans y mettre toute son énergie.  
J'en avais tellement manqué au début de mon ascension !

Derrière son arbre, un homme me montrait la direction  
D'où je venais, narrateur intarissable de mon aventure  
Dans l'aventure qui le fascine jusqu'à l'expression.

Passons le chemin où il s'abandonne par habitude  
De l'écrit et retournons entre la terre et la mer,  
Les écouteurs bien vissés dans mes oreilles exercées.

Je descendis encore mais ce n'était plus la montagne.  
Des palmiers nains secouaient ma poussière.  
Le canal d'irrigation s'interrompait par une équerre.

Un mur versait du noir dans la pente, comme s'il existait  
Au temps de sa splendeur, avec ses petits animaux desséchés  
Au milieu des tessons de bouteilles, pièges à soleil.

Je glissais au lieu de descendre. La montagne  
M'avait appris les tours de passe-passe du marcheur.  
La mer n'avait qu'à bien se tenir !

Un aloès penchait sa tige sèche. Croyez-vous que j'arrivais  
Où je prétendais aller ? Les touristes s'éloignaient,  
Poursuivis un instant par les oiseaux bavards.

Personne ne racontera mon histoire à ma place.  
Je me retournais mais on ne voyait plus l'arbre  
Où le narrateur se cachait pour faire croire à son inexistence.

Le sable est grossier, peuplé d'angles de coquillages  
Et de brisures minérales. La dune masque le bruit des vagues.  
Contournant cette excroissance, je passai dans l'ombre.

Jamais nous n'aimerons disparaître de cette manière.  
Nous ne serons jamais assez désespérés.  
Des vaguelettes mouraient dans cet infini,

Silencieusement détruites par la circularité mouvante.  
Je recueillais leurs embruns sur le bout des doigts  
Et je léchais leurs prédictions inexplicables.

Voici la mer, je veux dire l'eau par quoi la mer commence  
Son voyage imaginaire. Eau débarrassée de la vie  
Qui grouille plus loin avec l'annonce des profondeurs.

Plus on s'enfonce dans cette dimension de l'être, moins on existe  
Et plus il y a matière à tout recommencer.  
Les oiseaux revenaient sans m'avoir vu plonger.

L'air et l'eau ont du mal à coexister en nous, ce nous  
Qui est la chair où s'accroissent nos désirs.  
Je me suis toujours demandé ce qui attise le feu.

Ravages d'oiseaux dans l'air saturé d'éclaboussures !  
Ils s'évertuaient à me rejoindre sous l'eau,  
Me demandant si j'étais venu pour me noyer.

Je ne respirais pas tandis qu'ils continuaient  
D'échanger des impressions à mon sujet. Je touchais un fond  
Glissant où glissaient des algues. Qui es-tu ?

Au villageois inquiet de me voir mendier mon pain,  
J'ai toujours répondu que je ne le savais pas,  
Que d'autres savaient tout de ma naissance.

D'autres ? Tu veux dire : les autres ? Nous ? Et tu passerais  
Ton chemin pour ne pas avoir d'ennuis avec les autorités ?  
Des quartiers s'ouvraient sous des épis d'or, faciles.

L'homme qui marche sur les traces de sa destinée  
Ne connaît pas ces ombres de murs portées sur la terre  
Battue des places. Qui d'autre que nous ? Qui d'autre ?

L'air sentait l'anis des petits verres et la cannelle  
Des petits gâteaux. Vous répandez des gouttes de bonheur  
Sur le visage harassé des vagabonds. Vous existez.

Me suis-je penché à vos fenêtres de l'extérieur,  
Comme le ferait une mère qui appelle son enfant,  
Qui revient un instant fouiller l'intérieur de sa maison ?

Voici le pain et le vin de mon errance, dans ma poche.  
Voici mes sandales, mon cache-sexe et mon chapeau de paille.  
Voici mon incohérence et voici votre parfaite entente.

Je n'ai pas de quoi payer les suppléments de pastèques  
Et de rognures de jambon ; je n'ai jamais payé la joie  
De ces petites tangentes au cercle de mon malheur.

Des chiens me poursuivaient parce que j'étais désigné  
Par vos cris. Les enfants savent crier dès le berceau.  
Les vieillards voulaient s'égosiller sur leurs chaises.

Exemple de votre bonheur : Je cueillais des olives  
Dans l'espoir de séjourner assez longtemps près du bocal  
Où l'eau et la cendre les rendent comestibles. Premier acte.

Je comptais les olives et les jours pour mesurer encore  
Le temps. Des enfants criards sont apparus : Nos olives !  
Nos olives ! Les olives de notre famille ! Les olives

De nos futurs enfants ! — Quel pouvoir exercez-vous sur les esprits  
Pour qu'ils ne puissent rien contre ce désir de projection  
Sur l'écran du futur ? Quel pouvoir vous est conféré ?

Les olives me furent arrachées une à une. Les enfants riaient  
En vous regardant me secouer. Les cochons se sont approchés  
De ce lieu ignoble et les femmes les ont chassés en riant.

Vous observiez la cendre qui coulait de ma poche,  
La cendre, la chaux, un peu de sel, vous reconnaissiez  
Chacun de ces atomes de votre propriété.

Pendu par les poignets à votre arbre de justice, j'ai attendu.  
Heureusement, l'ombre était rafraîchie par l'arrosage  
Automatique de vos plates-bandes.

Les fenêtres s'obscurcissaient. L'entrée des patios verdissait.  
Des végétaux coulaient sur les murs. Les bruits de vaisselle  
S'intensifiaient. Nous étions à l'écoute de la route.

Les olives, ce n'est rien, m'expliquez-vous. Il y a  
Des olives pour tout le monde, expliquez-vous encore  
Comme si quelqu'un pouvait ne pas comprendre

Ce qui se passait. Mes poignets étaient bleus.  
Ne reviens pas, me dites-vous comme s'il s'agissait  
De la meilleure sentence possible en ces temps de bonheur.

Olives, cendres, chaux, sel du Cabo de Gata, enfants  
De vos femmes, poignets bleus jusqu'à la douleur,  
Résistance et finalement : Ne reviens pas parmi nous.

Je reviendrai parmi d'autres, lançai-je à la foule.  
— Revenir pour travailler avec nous ou ne pas revenir !  
Vous courriez le risque de vous tromper d'ennemi.

Il est beaucoup plus facile de cueillir les fruits de vos arbres.  
Un tour de poignet, pronation, supination, et voilà  
Le fruit entre mes dents, voilà ma raison d'être.

Trop longs les olives, les viandes, les levains !  
Trop longue l'attente de vos femmes ! Trop d'attente  
Dans cette existence d'ouvrier ! Trop d'enfants

Et pas assez de plaisir. La nuit, j'étais avec les oiseaux  
De malheur, sur vos toits, dans vos branches, traversant  
Le ciel de vos rêves. La nuit, je visitais votre intimité.

Mais le matin, dégoulinant de rosée, je m'éloignais toujours  
Et vous scrutiez ces chemins qu'on ne peut pas connaître tous  
Aussi bien qu'on connaît le chemin de l'aller et du retour.

Je mangeais les racines d'asphodèle à votre place.  
Je me nourrissais de ce que vous ne daignez plus cueillir.  
Vous reconnaissiez ma lointaine ascendance.

Il y eut des jours où j'aurais voulu vous laisser seuls  
Avec votre sociabilité d'animaux réduits à cette intelligence  
Du bonheur. Il y eut des jours de véritable solitude.

Il fallait alors que je rencontre un fleuve,  
Si vous ne l'aviez asséché et je rencontrais plutôt  
Vos barrages, vos passés engloutis, vos cimetières déplacés.

Une roche menaçait votre route asphaltée et je pensais attendre  
Qu'elle vous procure l'ennui d'avoir à la réduire en poussière.  
J'entendais déjà vos marteaux et vos compresseurs.

Beau lac aux eaux tranquilles, tu recèles ma richesse passée.  
Autour, les flancs sont saignés à blanc, la barre à mine  
A parallélisé cette volonté de détruire pour reconstruire ailleurs.

Un horizon de neige termine cette vision au bas d'un ciel  
Inacceptable dans ces conditions de retrouvailles.  
Pères muets, vos dépouilles ont été transportées ailleurs.

Ailleurs où l'eau devrait couler à flot, un ailleurs de fraîcheur  
Et de tranquillité, ailleurs de frondaisons et d'éclatement  
De fruits sur les branches de l'arbre à bonheur, ailleurs

Je n'ai rien trouvé qui vous ressemble, je me suis arrêté  
Sur des places géométriques, à l'ombre des orangers  
Dont le fruit est amer pour en interdire la consommation

Libre. Terre creusée, tranchée au couteau, déplacée  
Jusqu'au vertige, le voyageur y perd sa propre trace  
Et il n'écrit plus rien qui vaille la peine d'être lu.

Je voyageais donc nu, le sexe caché, la tête coiffée,  
Les pieds chaussés, on se doute pourquoi, on sait bien  
Que nulle nudité n'a ici valeur de cri. On préfère la pudeur

À la révolte. Nu, comme je me désirais, je n'avais plus rien  
À découvrir, plus rien à mettre sous ma dent d'homme  
Public. Plus rien à travailler jusqu'à la ressemblance.

J'ai eu froid là-haut près du lac de Beñinar, contemplant  
La surface immobile, devinant le clocher sous les défauts  
Du tain, recomposant ce qui n'avait jamais été qu'un désir.

Ici, la mer n'a rien d'un miroir. Trop faciles, les miroirs  
Qui s'imposent à la vision, trop faciles sans les oiseaux  
Traceurs de vent, faciles et peut-être inutiles maintenant

Que j'y pense. Il n'y a pas d'oiseaux à Beñinar, pas d'oiseaux  
Et je n'ai pas vu les animaux. J'ai descendu le lit du fleuve  
Jusqu'aux premières constructions hétéroclites, habitations

Tremblantes et hangars farouches, patios de poussières, chemin  
De gitans, réservoirs grillagés, enfants tournoyants et femmes  
Informes, les hommes calculant la valeur des choses et des êtres.

Une tour continuait de veiller comme si le danger pouvait venir  
De la mer, comme si la mer avait encore ce pouvoir de surprendre  
Au milieu du sommeil, la mer réduite à ses catégories

De poissons et de coquillages, la mer qui charme les touristes  
Parce qu'ils n'en connaissent que les aspects ludiques,  
La mer si dure au travailleur qui sait tout de l'embrun.

Les oiseaux me demandaient si j'avais l'intention  
De me noyer. Je pris un bain. Je ne m'étais pas baigné  
Dans les eaux immobiles du lac de Beñinar,

Faux lac d'une fausse vision du futur, lac sans oiseaux  
Et peut-être sans animaux, lac aux ruines désertes,  
Aux fenêtres vides, lac d'une transe douloureuse

Dédiée au présent. Les galets roulaient sous mes pieds.  
Je redoutais la caresse de la méduse autant que ma tendance  
À m'abandonner à la moindre sollicitation.

Des cristaux de lumière m'éblouissaient, me forçant  
À la vision rétinienne, à l'exactitude des miroirs,  
Et tout s'éteignait enfin au contact de ma peau.

Est-ce cela que tu appelles noyade ? Tu te fiches de nous !  
Sur le sable, à une distance prudente des vaguelettes,  
Ton chapeau contient ton cache-sexe, ton chapeau de paille

Et ton walkman. Combien de fois as-tu écouté ce concert ?  
Si tu n'y pensais pas, tu serais déjà mort noyé  
Avant que nos cris n'aient donné l'alerte aux autres

Hommes. Des hommes ? Ceux qui composent de pareils chefs-d'œuvre  
Et ceux qui renoncent à en écouter l'espèce de perfection  
Qui en assure la durée ? J'ai pensé à des hommes

Que vos cris étonneraient et non pas à ceux qu'ils pourraient  
Inquiéter. Une minute d'exposition au soleil suffira  
À sécher ma peau et mes cheveux. Je me peignerai

Avec l'arête blanche d'un poisson dont je ne sais rien  
Ni de la biologie ni surtout de l'existence passagère.  
Une algue odorante me détournera de la faim.

Je voyais encore l'auteur de mes jours. Non pas  
Le narrateur qui agit en silence derrière son arbre  
Mais cet auteur qui est aussi le sien et qui par un jeu

De facettes s'évertue à restituer mon existence. Auteur  
Rencontré, je crois, au hasard d'une ruine où je dormais  
Tandis qu'il ne songeait qu'à en piller les reliques.

Je suis au début et à la fin du texte, inspiration  
Et lecture, personnage ayant vécu et aujourd'hui  
Paraissant peut-être véritable à force d'en parler.

Je les laissais. Je continuais mon chemin sur le sable,  
Attentif aux événements, troublé par la lente complexité  
De l'écume et de ses algues. Des dauphins imaginaires

Éclaboussaient mon ombre aux prises avec midi.

## Chant deux

### Influence de don Felix Galvez Bonachera

Don Felix Galvez Bonachera se mit à sa fenêtre pour parler.  
Les gens le voyaient à travers le feuillage d'un oranger.  
On voyait la persienne verte et don Felix accoudé.

Don Felix fit un signe que tout le monde comprit.  
Il allait descendre dans la rue. Il n'était pas rare  
Que don Felix descendît dans la rue pour parler

Avec les gens de la télé. Il ne recevait pas  
Dans son appartement au premier étage  
De ce qui restait de la maison familiale.

Il s'exprimait dans la rue et au tribunal.  
On le voyait rarement au casino et alors  
Il ne s'exprimait pas, il buvait et écoutait

Puis il partait. Dans la rue, don Felix devenait  
Convaincant sur n'importe quel sujet qui lui tenait  
À cœur. Il apparaissait d'abord à la fenêtre,

Comme s'il était important de prévenir et les gens  
Voyait cet homme vieillissant dans le feuillage  
De l'oranger qui montait vers la fenêtre.

Il descendit. La lourde porte s'ouvrit sur l'ombre  
D'un patio négligé. Descends, don Felix, fils de Galvez  
Cintas et de Bonachera Gimenez, descends nous rejoindre.

Nous avons à te parler. — Don Felix ne parlait pas  
Des affaires en cours. — Y a-t-il une affaire Ochoa,  
Don Felix ? — Pas encore, dit don Felix, mais ça ne saurait tarder.

Descends encore, don Felix de los Alamos, descendant de Cortina,  
Descends puisque c'est encore possible, parmi nous  
Viens exprimer ton sentiment sur ce qui n'est peut-être qu'un conte.

Don Felix rayonnait dans ces moments-là. Il jubilait  
En rougeoyant du nez et des oreilles. Derrière lui,  
Le patio exhalait une odeur de vieilles pierres.

On approcha une chaise pour les fesses de don Felix.  
Don Felix ne parlait jamais debout, jamais sans un verre  
Et un liquide qu'il forçait à une horizontalité parfaite.

Assieds-toi, don Felix, assieds-toi et parle, que t'inspire  
Ochoa ? Nous avons notre idée mais c'est la tienne qui compte.  
— La lumière du patio était jaune comme la paume de ses mains.

On remplit le verre, début d'une lutte éprouvante  
Contre l'équilibre. Les doigts de don Felix devenaient blancs  
Dans ces moments de concentration. Il ouvrit la bouche.

Parle ! Même les enfants sont attirés comme les mouches  
Par ta bouche qui sent la crotte d'oiseau et le terreau  
De tes jaunes jardins, parle ! Don Felix va parler d'Ochoa.

— Laissez passer don Felix Galvez Bonachera !  
La chaise qui arrive, les gens qui la laissent passer,  
Le sol qu'on égalise, la surface qu'on examine, et les pieds

De la chaise qui s'enfoncent à une profondeur acceptable.  
Don Felix s'assoit. Le verre maintenant ! Le verre et le vin  
Dont la surface menace l'équilibre mental de don Felix.

Et la bouche qui s'ouvre sur un vol d'oiseaux crottés  
Jusqu'au bout des ailes, la bouche en cul-de-poule  
— Laissez parler don Felix Galvez Bonachera !

Une glace à la vanille s'écrase sur la terre battue.  
Un mégot crapote, don Felix surveille les frottements,  
Les craquements, le vent agite les oranges de l'oranger.

Quelqu'un rompt la longanisse et la cannelle envahit  
La bouche de don Felix. — Je peux parler à la place des autres,  
Dit-il à la caméra dont l'optique s'allonge.

— Des autres ? demande le journaliste au petit micro.  
Il regarde les autres. — Quel jour sommes-nous ?  
Dit-il en regardant ceux que don Felix a désignés.

Quelqu'un cesse de rompre la longanisse comme le pain sacré  
Et consulte sa montre : — Il est deux jours après la mort  
D'Ochoa. — Deux jours ! s'écrient les gens rassemblés

Autour de don Felix à l'ombre de l'oranger aux oranges  
Amères. Deux jours, autant dire deux mille ans, ce qui,  
À l'échelle de l'être, est une éternité.

Ce n'est pas la première fois qu'on prononce le mot  
ÉTERNITÉ à propos d'Ochoa. La caméra scrute ces visages.  
Le micro s'éloigne de don Felix pour capturer ces sonorités.

— Personne n'a pensé à faire une photo ! s'écrie quelqu'un  
Comme s'il annonçait la perte définitive d'une évidence.  
Pas de photos ! Pas ce souvenir tangible ! Quel manque de chance !

L'enfant remet la boule de glace dans le cornet.  
La longanisse craque doucement et la cannelle se visse dans l'air.  
Don Felix boit une gorgée de vin puis il s'applique

À retrouver l'équilibre de la surface, on voit le vin  
S'immobiliser lentement, deux mille ans d'attente et  
C'était enfin arrivé. Des oiseaux souillaient sa bouche.

L'enfant prend une beigne. On revient de loin !  
Propose un marchand vissant quelque chose  
Dans la mécanique de sa balance. — De loin et d'ailleurs !

Précise don Felix qui retrouve l'inspiration des meilleurs moments  
De sa prédiction obscure. L'enfant craque une larme de soufre.  
Maintenant on redoute que don Felix perde la raison

Comme la dernière fois qu'il est descendu de sa fenêtre  
Pour juger de la pertinence d'un fauteur de trouble  
Qui avait des allures d'envahisseur. L'enfant disparaît

Comme il était venu. Dans ces foules circonstanciées,  
Pense don Felix qui sent la paille craquer sous lui,  
Il y a toujours ces mains qui éliminent les enfants.

Il considère les visages, les yeux amusés, les bouches  
Qui ont la même odeur que la sienne, une odeur d'attente  
Qui lui rappelle l'encens des églises et les étamines des jardins.

— Je mettrai ma main au feu, dit-il enfin aux gens,  
Qu'Ochoa était un étranger, étranger à notre terre,  
Il ne venait pas d'où il avait l'air de venir.

On ne parle pas du cache-sexe, du chapeau de paille  
Ni du walkman parce qu'Ochoa était nu dans sa couverture  
Et qu'il ne possédait rien d'autre. Ochoa était nu

Et il allait nu-tête et nu-pieds et il était coiffé  
De tresses nouées par des rubans aux couleurs délavées.  
Il marchait et couchait dans sa couverture et il se lavait

Dans les fontaines publiques. Il parlait d'ailleurs  
Une langue étrangère, étrangère à la terre, à la mémoire.  
— Je ne l'ai jamais vu évoquer nos hameaux, dit don Felix.

On avait bien tenté de croiser son regard  
Mais les enfants refusaient obstinément de partager  
Cette expérience de la folie. Les mains font aussitôt

Disparaître les enfants. Les femmes frémissent à l'idée  
Que don Felix puisse les désigner comme les seules inspiratrices  
De ce qu'il sera difficile peut-être impossible d'oublier.

Encore un peu de vin, don Felix, ta langue ne se délie pas,  
Langue de poète et de magistrat. Voici la chaise des cantaores  
Et le verre des joueurs de guitare. Assieds-toi et bois !

Don Felix descend, s'assoit, boit, il voit les mains  
Supprimer les enfants et les femmes redouter l'implication.  
Les hommes allument de grosses cigarettes qui ont l'air de sarments.

Les pieds s'enfoncent, la paille craque, le dos de don Felix  
S'applique au dossier de la chaise, ses pieds frappent le sol,  
Et le joueur de guitare scrute son regard. Ochoa était nu

Et étranger à la terre. Nulle maison ici n'a recueilli la moelle  
De ses cris d'enfants. Nul jardin ne l'a étourdi dans les moments  
De déclaration d'amour et de fidélité. Vous ne trouverez rien

Pour alimenter la légende, conclut don Felix et le youyou  
Des femmes l'enfonce encore dans la matière tournoyante du passé  
Commun. Ses dents mordent l'air qui s'enroule comme la vigne

Des jardins. — Les enfants ont-ils réellement disparu  
Ou faut-il nous attendre à leur future évocation d'un personnage  
Essentiel à la structure de leur récit aux petits-enfants ?

Cette semence enfiévrerait don Felix qui voyait les femmes futures  
Comme si elles existaient déjà. Maintenant il ne battait plus la mesure.  
Et le joueur de guitare attendait le moment favorable

Pour imposer la dominante. — Ochoa n'était pas attendu,  
Précisa don Felix. — Pas attendu, recommença la foule  
Comme si elle comprenait soudain ce qui s'était passé.

Le joueur de guitare surveillait les mains de don Felix.  
La terre avait été creusée par les talonnades du chanteur.  
Don Felix voyageait maintenant avec les arrières-petits-enfants,

En proie au vertige de la vérité et de la connaissance.  
Les femmes s'éventaient dans la douleur de l'incompréhension.  
Les hommes s'accroissaient d'un doute définitif comme le sang.

Il fallait se rendre à l'évidence : Nous n'avions pas attendu  
Cet étranger à la terre. Il était arrivé comme n'importe quel  
Touriste. Sa nudité n'était qu'apparente. La couverture

Lui avait été donnée par la Garde civile qui l'avait trouvé nu  
Sous un olivier, une nuit de vent et d'obscurité parfaite.  
Le corps d'Ochoa avait failli échapper à leur vigilance.

Ochoa était un touriste en vadrouille, rien de plus.  
Les gardes civils s'étaient montrés généreux. Ochoa avait repris  
Son chemin. Il se dirigeait vers nos terres.

Don Felix avait terminé. Le joueur de guitare joua  
Le dernier accord. Les enfants pouvaient revenir jouer sur la place.  
On souleva le corps du poète au-dessus de la chaise

Et on l'orienta vers la porte du patio de la maison familiale.  
La canne de don Felix ! Finissez votre vin ! La chaise s'appelle  
Retour ! Envolez-vous, rideaux des seuils ! Les pieds du guitariste

Tassaient la terre aux quatre trous des pieds de la chaise.  
Le patio sentait la fleur fanée et le terreau habité des insectes.  
Le jet d'eau ne jaillissait plus de la gueule du lion.

Don Felix regarda tristement les assemblages fatigués de la porte.  
Quand il réapparut à sa fenêtre pour savourer les effets  
De sa connaissance des temps, il s'affligea en constatant

Que seuls les enfants, un moment disparus, continuaient d'exister.  
— J'ai peut-être rêvé d'être parmi eux, songea-t-il mélancoliquement.  
C'est la mélancolie qui détruit la seule chose que je sais faire.

Mélancolie de ceux qui n'ont jamais épousé personne, mélancolie  
De ceux qui n'ont jamais connu que l'amour des camarades  
De chambrée, mélancolie du vieil enfant qu'on n'a pas aimé.

Ma mélancolie, écrivait don Felix dans son journal intime,  
Est comme une fleur qui refuse de faner, une fleur rebelle  
À la connaissance de l'intimité, fleur des malchanceux.

Mon jardin ne fleurit que dans ce terreau, mon jardin  
Est un désert pour quiconque y pénètre sans me connaître  
Intimement. Jardin des mille douleurs prémonitoires.

Il referma la porte tandis que les autres s'en allaient,  
Emportant la chaise et le verre et le joueur de guitare  
Sur les épaules, comme après une incontestable victoire

Sur le taureau. Beau taureau populaire, poète secondaire  
Des seules victoires que personne ne peut contester.  
Il referma la lourde porte de la maison familiale.

Il traversa le jardin en diagonale, contournant toutefois  
Le bassin. Le lion de pierre n'a plus de regard, il n'a plus  
La présence d'autrefois, celle que lui avait conférée

Un musulman inspiré. Il parcourt la galerie sans y penser,  
Comme d'habitude, rien de plus que cette sinistre répétition  
Qui fait le lit de la mélancolie. Il n'a pas vu les oiseaux

Qui picorent son pain. Il préfère fermer le rideau, laissant  
Le vent agiter des personnages qui agissent entre les mondes,  
Avec un peu d'imagination et beaucoup de mélancolie

Au service de l'au-delà. Les oiseaux sont prisonniers  
De ce quotidien. Derrière la vitre de la bibliothèque,  
Les gros livres de Miguel de Cervantés y Saavedra

Prolongent la continuité dorée des œuvres complètes  
De Francisco Franco Bahamonde et les deux portraits  
Surmontent le gâteau sous la croix ensanglantée

Dont le corps gît un peu plus loin sur les genoux  
Drapés de la mère qui commence à entrer dans la seule douleur  
Que la femme est encouragée à vivre en public. Don Felix

A plutôt fermé les yeux de papier d'une morte terrorisée.  
Il a fermé la bouche et l'anus. Il a allumé les bougies  
Pour consommer l'oxygène de l'air. Il s'est révolté

Contre la putréfaction avec des moyens ménagers. Il était  
Seul contre cet envahissement et ses testicules s'agitaient  
Au fond de lui, en l'absence de femme, en l'absence de corps

Vivants. D'une main tremblante, il chasse ces transparents.  
Il remplit le petit verre et l'anis enfonce ses clous.  
Le cuir du fauteuil sent la pisse et le tabac, l'anis

Et le sperme, la fleur d'oranger et le terreau des bottes.  
Personne n'a jamais expliqué cette solitude de la vie privée  
Alors que don Felix Galvez Bonachera de los Alamos est

Un homme public dont on apprécie le jugement autant que la  
Prosodie. Ses livres valent ses jugements et inversement.  
Il a rangé sa poignée de livres, plaquettes dorées à l'or fin,

Au-dessous des maîtres incontestables de sa pensée. Les enfants  
Des écoles illustrent ces cantos avec des crayons de couleur,  
Mais il n'y a pas de couleurs dans la prosodie impeccable

De don Felix. Il n'y a pas de crayons non plus. Il n'y est pas  
Question ni de la surface des choses ni de leur pouvoir  
Sur les mots. Les choses n'envahissent pas facilement

La prosodie remarquable de don Felix Galvez Bonachera.  
Il se méfie de ce qui relève de l'expérience  
Et honore sans douleur les trésors de l'héritage.

Il ouvre les livres de sa connaissance à la page exacte.  
Il n'a jamais été étonné par cette fin, Les travaux de  
Persilés et Sigismonde. Il connaît la cohérence de ses maîtres

Et il l'enseigne. Les couleurs des enfants ne sont  
Que la conséquence d'un usage lunaire des crayons.  
Il y a peut-être aussi du caprice dans cette attitude.

Ou bien faut-il estimer que c'est de l'imprudence,  
Cette imprudence propre à l'enfance, aveuglement  
Des innocents. Tiens ! Des oiseaux sur la table !

Et le pain qui exhibe une blessure blanche !

## Chant trois

### Doña Pilar dans son boudoir panoramique

Dans le boudoir de doña Pilar, sœur de don Felix,  
On traverse des lumières d'arc-en-ciel, des ombres  
S'appliquent aux présences étrangères. Vous êtes assis

Sur un pouf ou sur une selle de chameau, rarement  
Dans le sofa, parmi les coussins que doña Pilar réserve  
Aux intimes, à don Felix le frère qui ne s'est jamais marié,

Qui n'a peut-être même jamais connu l'amour des femmes.  
L'amour d'un homme a effleuré doña Pilar  
Mais elle n'a pas épousé cet homme de passage, ce tueur

De taureaux. Les coussins reçoivent les amis de jeunesse,  
La fleur de cette inconsistance qui fascine encore  
L'esprit nostalgique de la vieille fille. Elle porte le deuil

Avec une discrétion d'araignée. Elle appelle le défunt  
Mari : l'homme. Tirant les rideaux de chaque côté du boudoir,  
Elle enjambe les poufs et les plateaux dressés sur des piétements

De fer forgé. Elle allume des brasiers d'encens, surveille  
La cuisson du thé, répand les fragrances des roses cueillies  
Dans son propre jardin, petite Perse qu'elle a imaginée

Dans un moment de détresse, naguère. L'homme, c'est l'homme,  
Tout le monde comprend de qui elle parle quand elle évoque  
Les habitudes de l'homme. Doña Pilar ne se permettrait

Aucune équivoque à ce sujet. Cette précision de la langue  
Et des faits dérouté l'étranger venu pour prier avec elle,  
Immobiles recueils sur des agenouilloirs piqués d'étoiles.

L'amour, c'est du passé, c'est aussi la jeunesse et c'est surtout  
La nuit qui s'est installée à la place de toutes les autres  
Nuits, une nuit de mots et de corps, un langage de l'instant

Et de la durée. Elle soupire si elle n'est pas seule,  
Sinon elle pleure et ne trouve pas le sommeil.  
Ayant tiré les rideaux, elle attise le feu sous la lampe

Et met le sucre à fondre dans un bol d'argent et de cuivre.  
Belles dents les dents de doña Pilar à l'heure de vous accompagner  
Au bout d'une conversation qui vous hante encore aujourd'hui.

Sur sa croix, un Christ d'argent exhibe sa douleur. Le corps  
Est celui d'un Éphèbe. Les poignets ne saignent pas. La géométrie  
De la posture est parfaitement abstraite mais les muscles saillent

En proie à une turgescence obscure, rébus des regards  
Qu'elle surveille sans les croiser. — Voici le thé parfumé  
Aux roses de la Petite Perse et voici le sucre qui l'annonce

Et l'achève à l'heure où le soleil se couche derrière les dattiers  
Du patio. Les parfums corporels de doña Pilar sont poivrés  
Comme la viande des braseros et ses bracelets ont l'acidité

Des citrons qu'elle répand sur les plateaux pour la décoration,  
Petits seins qui ont l'air surpris par cette attente immobile.  
Le thé brûle les lèvres, la langue se rétrécit, la gorge

Se ferme. L'étouffement ne dure pas si la vieille fille  
Vous éveille. Elle a ouvert des livres et vous en offre  
Les entrailles avec une voix qui vient de loin, une voix

Qui n'a rien perdu de sa justesse comme du temps  
Où elle en réservait la profondeur au seul amant  
Qui devina ce qu'elle attendait de l'amour et des hommes.

Le passé cisèle des surfaces verbales. Dehors, au-dessus  
De la Petite Perse, jamais le soleil n'a peint si bien  
Sa propre nature, milieu et lumière, attraction et infini.

Sur le balcon cerné de fer, doña Pilar apparaît en conquérante  
De ce qui ne cesse pas de s'effacer. Les passants saluent  
Ce corps couvert d'étoffes et de bijoux. Le regard

Ne cherche pas les yeux ni la bouche. On aperçoit les pendentifs  
Et le cou tendu comme celui d'un flamand qui scrute  
Les immobilités de la cañada. Les mains désignent l'histoire

Des pierres et des rues, point de vue alimenté de promenades  
Et d'errances, mais aussi de lectures, de souvenirs, d'interprétations.  
Seule enfin, doña Pilar referme la baie vitrée et ne voit pas

Le cheminement qu'elle vous impose jusqu'au seuil de votre maison  
Ou de votre hôtel. Elle achève les fonds de verre avec gloutonnerie,  
Achève les biscuits et les quartiers de fruit, elle en finit

Doucement avec l'impression de n'être pas vraiment seule,  
D'être encore une femme fréquentable à défaut d'être séduisante.  
Elle arrange les coussins que vous avez répandus pour elle.

La nuit s'épanche. La lune révèle les traces de doigts  
Sur les vitres. Les fleurs s'inclinent. Doña Pilar  
Se déshabille près du lit et s'endort. La nuit,

Elle prend le temps d'uriner dans son petit cabinet d'aisances.  
Une étoile au plafond éclaire ses gros genoux.  
Les ruissellements remplissent le temps. On est loin

Entre les instants. Pieds nus sur le dallage encore tiède,  
Elle traverse des infinis de boiserie. La Petite Perse  
Se laisse contempler même dans ces profondeurs secrètes.

Les nuits d'angoisse n'aiment pas la pluie. Il avait plu  
Cette nuit-là. Doña Pilar n'avait pas dormi. La lampe  
S'était éteinte et elle avait dû faire la lumière électrique

Sous les arches. Elle avait contemplé la souffrance des roses.  
Les allées en croix se gorgeaient d'eaux noires et rapides  
Qui ravinaient les rehauts de terre. Petits écroulements

Silencieux. Les gouttières chahutaient dans la rigole  
Et des transports tournoyants traversaient la lenteur  
Des coups de vent. Doña Pilar fumait une cigarette.

Le feu couvait sous la couverture qu'elle avait remontée  
Sous la poitrine. Elle entendait les crépitements de la braise,  
Les pieds sont à la tangente de la vasque, parallèles.

La pluie cessa avec l'apparition de l'aube et le vent  
Tomba en même temps. On entendait les ruissellements  
Des rigoles et des verticalités bleues. Doña Pilar

Constata qu'elle avait fumé toutes les cigarettes.  
Les toits apparurent, lents et scintillants, les palmes  
Dressaient leur indolence, et le ciel s'ouvrait comme

Une porte, chassant des poussières de nuages vers les profondeurs  
Encore noires de l'intérieur. Un oiseau réapparut  
En sifflant, premier signe de vie. L'angoisse se liquéfia

Enfin. Doña Pilar monta dans sa chambre au premier étage  
De la maison héritée du défunt mari. Elle n'entra pas dans la chambre  
Pour tenter d'y trouver le sommeil. Elle préféra le boudoir.

Il était cinq heures et demie. Quand elle ouvrit la baie,  
L'écoulement de la fontaine publique occupa tout l'espace.  
Le premier véhicule passerait dans un quart d'heure,

Chargé de pains. La rue était grise. Le bleu des façades  
Absorbait l'ombre propre des fenêtres. Une vague odeur  
De terre montait des caniveaux. Seule la place,

Au bout de la rue, était éclairée par les verts et les oranges  
Du soleil en érection constante. La lumière pivotait  
Sur l'axe de la fontaine, multipliant les jets de l'eau

Au-dessus des dauphins de marbre. Ochoa apparut comme  
Dans un rêve. Il se lavait, assis sur la murette du bassin,  
Il agitait ses jambes dans l'eau crépusculaire. Il était nu.

Doña Pilar se dissimula lentement dans le rideau. Ochoa  
Caressait ses jambes méticuleusement. Le dos brillait des feux  
Célestes. La chevelure bougeait comme un de ces feux.

L'homme se leva et s'appliqua à asperger son ventre.  
Il avait hâte cependant d'en finir avec ces ablutions.  
Doña Pilar avait composé le numéro mais quelque chose

L'empêchait de se connecter au poste de police, quelque chose  
De trouble et d'agréable, un désir d'aller le plus loin possible  
Dans cette observation crispée, une promesse de joie

Et de débauche secrète. Le numéro clignotait sur l'écran.  
L'homme s'aspergea tout en jetant des regards inquiets  
Aux quatre coins de la place qui demeurait vaste et silencieuse.

Doña Pilar surveilla les fenêtres possédant les mêmes  
Propriétés géométriques que la sienne. Pour l'instant,  
Les persiennes étaient toutes closes, bougeant un peu

Sous l'effet des reliquats du vent qui l'avait tourmentée  
Toute la nuit. Ochoa roidissait, belle obliquité dans l'eau  
Retombée des jets. Sa couverture gisait sur un banc

À proximité de l'ovale miroir qu'il traversait alors  
Que les gouttes et les gerbes n'étaient jamais parvenues  
Qu'à le briser en mille morceaux de cette incohérence

Qui ne trouble pas le passant. Il y avait bien aussi  
Un chapeau et un walkman mais elle ne voyait pas le cache-sexe  
Sans doute parce qu'il n'existait pas. Ochoa ne transportait

Aucune nourriture, pas de boisson à l'horizon de cet homme  
Qui surgissait de l'angoisse comme un reflet sur la vitre.  
Il enjamba la murette et s'enroula dans la couverture.

Il s'assit. Ses cheveux mouillés répandaient des éclats de verre.  
Il secoua la tête comme un cheval. Des oiseaux arrivaient  
En se croisant rapidement, impossibles à figer sur ce ciel

Croissant. Ochoa croisa ses jambes en tailleur et installa  
Les écouteurs sur ses oreilles. Il passa du temps à régler  
Les potentiomètres. Puis il contempla le soleil sous le rebord

Du chapeau. Le miroir recomposait lentement sa cassure infinie,  
Inachevable. L'eau bleuissait et les façades retrouvaient le blanc  
De leur chaux. Les premières persiennes s'enroulaient comme

Des insectes. Le boulanger passa, rétrogradant au même pylône  
Avant d'entrer sur la place qu'il traversa peut-être sans voir  
Qu'Ochoa la quittait par une rue descendant vers les moulins.

Les hommes ! pensa doña Pilar. Ils se retrouvaient à la Maison  
Des Citronniers avant de s'éparpiller dans les drailles.  
L'eau vive ! Il n'était pas encore six heures. Elle avait

Le temps ! Elle s'habilla et se couvrit d'un fichu. Le seuil  
Était encore mouillé. La lune achevait de disparaître, pan d'ivoire.  
Elle descendit la rue jusqu'à la place, presque furtive.

On pouvait voir les moulins, le fleuve vert, le pont arboré,  
Les lampadaires éteints, les chemins montant vers les prés.  
Elle se hâta. La brise était tiède et les murs bleuissaient.

Elle ne voyait plus Ochoa. Elle l'avait perdu de vue en perdant  
Un temps précieux à s'habiller. Le fichu dissimulait la chemise  
De nuit. Doña Pilar manquait de souffle. Elle était épuisée

En arrivant au pont, au-dessus des moulins. Sur le quai, Ochoa  
Scrutait l'eau immobile des fossés. Il était entré dans l'ombre  
Des pins et soulevait la fine poussière de l'heure après la pluie.

Une heure ! songea-t-elle. Il ne fallait pas que les hommes le vissent  
Avant qu'elle ne leur eût expliqué de quoi il s'agissait.  
Les hommes étaient avides de souffrance au moment de quitter

La ville. Ils s'arrêtaient pour se griser sous la vigne, parlant  
Haut sous la vigne tandis que la ville s'éveillait lentement.  
Doña Pilar haïssait l'homme laborieux mais elle en employait

Plusieurs. Il y avait une distance entre elle et la racaille  
Qui conduisait les troupeaux dans les montagnes de son héritage.  
Ochoa pénétrait dans l'ombre du chemin de halage. Avait-il

L'intention de poursuivre son chemin sans laisser sa trace ?  
Il ôta son chapeau devant un mémorial et s'inclina sans cesser  
De marcher. Il se dirigeait tout droit vers le Limonero.

Doña Pilar considéra les marches de pierres descendant sur le quai.  
Elle ne produisait jamais cet effort qui réduit les distances  
Dans les moments tragiques de l'existence. Tragiques ou simplement

Excitants. La vie est bornée de cadavres et d'orgasmes. Ochoa  
Trouva un coin discret et s'accroupit derrière les palmiers nains.  
Le chapeau s'inclina. Elle descendait l'escalier, en proie au vertige.

Sur le quai, elle courut. Ochoa n'en finissait pas de se vider.  
Elle se dissimula dans le premier moulin qui est en ruine depuis longtemps.  
La rotation des turbines parvint enfin à ses oreilles.

Ochoa s'approcha ensuite de la berge. Il regardait les moulins  
Du premier rang, ceux qui fonctionnent encore de nos jours.  
Le fournil crachait une tranquille fumée jaune sur les toitures.

Ochoa quitta le chemin de halage. Il ne s'en allait pas,  
Pas encore, plus tard, plus tard ! pensa doña Pilar en se mordant  
Le poignet. Il se dirigeait maintenant vers le fournil.

Il allait mendier son pain. Les hommes ne sont pas charitables,  
Se dit doña Pilar en revenant sur le chemin. Elle redoutait  
La boulange autant que les pasteurs. Il y avait aussi les ouvriers

Du pont, des maçons grossiers et fanfarons qui proposaient leur vinasse  
Aux passantes. Des militaires traversaient quelquefois le fleuve.  
Les femmes se rendaient à la place pour y vendre des volailles.

Mais il n'était pas encore six heures. Les pasteurs arriveraient  
Les premiers, pressés de boire l'eau vive qui contracte le temps  
Mieux que toutes les théories du relatif et de l'infiniment véloce.

Ochoa frappa à la porte. Doña Pilar retint son souffle. Elle  
Interviendrait peut-être si les choses se gâtaient, les hommes  
Sont prévisibles mais inattendus, dignes d'amour et d'exclusion.

La roue, celle que regardait doña Pilar, soulevait l'eau à la hauteur  
Des prismes dans la perspective de l'aval. Ochoa avait encore ôté  
Son chapeau, signe de soumission qui fait toujours son effet sur

L'homme. Une femme ouvrit et agita son poignet pour signifier  
Son sentiment. Ochoa s'inclina cérémonieusement. Les pauvres  
Sont précis au moment de prendre la tangente de l'exclusion.

Elle mordait le foulard pour empêcher la brise de révéler son visage.  
Il renouvela sa demande avec plus de détails, avec cette lenteur  
Qui détaille la nécessité de continuer encore à vivre avec les autres.

Elle appela à l'intérieur. L'homme qui apparut s'immobilisa  
Dans une attente que la femme interpréta comme de l'impatience.  
Elle recommença ses signes. Ochoa s'adressait à l'homme.

Doña Pilar s'approchait. L'homme retourna à l'intérieur  
Et la femme se gonfla comme un crapaud. Ils ne parlaient plus  
Mais doña Pilar pouvait maintenant voir les visages, la femme

De face et Ochoa de profil, l'homme reviendrait avec un pain  
Et le donnerait à Ochoa qui se fendrait d'une révérence  
En reculant dans l'étroit sentier qui sépare le moulin de la berge.

Doña Pilar ferma les yeux. Rien ne pouvait plus se passer autrement. Elle pensa même sentir l'odeur du pain chaud qui changeait de mains. La femme s'apaisait. Ochoa avait maintenant une odeur.

À quel moment ouvrirai-je mes yeux ? pensa doña Pilar.

## Chant quatre

### Ce qui s'est passé au Limonero ce matin

Un visage roux aux reflets berbères, Cayetano aime les couteaux.  
À six heures du matin, il sort du lit d'une femme.  
La justice lui a une fois accordé le bénéfice de la légitime

Défense. Il ne tue plus les hommes qui menacent son désir  
De femmes. Il exhibe le couteau et se cure les ongles  
Comme dans un film. Il arrive le premier au Limonero.

La terrasse est occupée par des oiseaux qu'il n'effraie pas.  
Les oiseaux ont l'habitude de ce personnage lent comme  
Un insecte en proie à la métamorphose. Oiseaux de malheur.

Le Limonero surplombe le fleuve au-dessus des pins.  
De l'autre côté, la paroi du canyon s'effondre sans cesse,  
S'écroule la nuit comme le mur d'une vieille maison abandonnée

Où couchent les bêtes, les bêtes couchant où les hommes ont jadis  
Rêvé à un meilleur sort et Cayetano désertant la paille  
Pour les draps d'une femme dont le militaire de mari

Est appelé ailleurs par le devoir. Cayetano a servi dans la Marine,  
Quatre ans de servitude et d'humiliation, il ne descend jamais  
Le fleuve sans cette appréhension de la mer, sans cette attente

De la noyade. Ce sont les femmes de l'autre rive qui l'ont  
Initié à l'amour, les femmes des bordels, leur science du plaisir  
Et du soulagement. Il est revenu plus pauvre qu'il n'était parti.

On rit toujours de ce genre d'aventure, on rit de soi et  
On peut alors haïr ceux qui voudraient s'en amuser avec vous.  
Cayetano a tué un homme pour échapper à cette mort absurde.

Il aimait ce jardin, l'ombre et le silence. Il aimait la femme  
Aussi bien qu'elle ne fût pas la seule à lui donner le plaisir  
Qu'il venait chercher comme un chat se pointe à la fenêtre.



## Table des matières

Chanson d'Ochoa	11
Chanson d'Omero	251
Chanson de Lorenzo	377



du même auteur chez **Le chasseur abstrait éditeur** :  
*un choix de titres :*

### Série **caNNibales**

- **N** - roman
- **Popol-les-Rouflaquettes** - roman
- **Art. XX & ss** - roman
- **Toussaint moins un** - roman
- **Scène morte avec les morceaux** - roman
- **Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même** - roman
- **La Société d'Aménagement Mortuaire d'Alfred Vermoy** - roman

### Série **La rivière Noire**

- **Anaïs K.** - roman
- **Cicada's fictions** *suivi de* **Le paillasse de la Saint-Jean** - roman
- **Gor Ur** - roman
- **Carabin Carabas** - roman
- **Rendez-vous des fées** - roman
- **Coq à l'âne Cocaïne** *suivi de* **L'enfant d'Idumée** - roman
- **Les baigneurs de Cézanne** *suivi de* **BA Boxon** - roman
- **alba serena** - poésie
- **Chanson de Kateb** - poésie
- **Cancionero español** - poésie

*l'œuvre intégrale ici:*

- <http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>

**Le chasseur abstrait éditeur**

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

France

**[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)**

**[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)**

ISBN : 978-2-35554-379-1

EAN : 9782355543791

ISSN série **La rivière Noire** : 978-2-3554-368-5

Dépôt légal : mai 2016